

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Journalisme et littérature /
Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 105-107

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Journalisme et Littérature

Voilà deux mots qui peuvent synthétiser, en somme, toute la pensée humaine, deux choses qui peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup plus de mal. La littérature est aussi vieille que le monde ; elle fut, dès les origines, l'expression la plus originale de la mentalité de tous les peuples, et, à travers les siècles, elle n'a, pour ainsi dire, varié que par la forme. La pensée de Sophocle revit dans Racine et celle de Virgile dans Chateaubriand. Mais tandis que les écrivains de l'antiquité n'avaient que le paganisme pour inspirer le génie de leurs œuvres, les auteurs modernes ont pour eux, l'heureuse influence du christianisme. Cette influence, à laquelle le rationalisme cherche à se soustraire, est la seule, cependant, capable de donner à la littérature son véritable souffle de vie, sa vigueur et son coloris. — Beaucoup de nos écrivains contemporains ne l'ont pas compris, et voilà pourquoi une grande partie de leurs œuvres est nettement malsaine. George Sand, Flaubert et son disciple Maupassant, Anatole France et Loti, et tant d'autres dont se repaît la jeunesse actuelle, ont fait à l'humanité un tort incalculable, en orientant les esprits vers le doute, en prêchant les droits de la passion. D'autres, par contre, comme Pascal, Fénelon, Montalembert, ont cherché dans les sources pures de la Religion le fondement de leurs écrits, cette hauteur de vues, cette profondeur d'inspirations qui rend leurs œuvres immortelles.

De ces deux courants contraires sont nées la bonne et

la mauvaise littérature. Celle-ci est devenue un péril social, celle-là constitue dès lors un véritable apostolat, une mission chrétienne au premier chef.

Tout homme qui écrit, s'il est chrétien digne de ce nom, doit le faire en vue de l'amélioration de l'être humain, en faveur de la morale, du bien, et, pareil aux premiers apôtres, prêcher partout la bonne cause, sans souci des difficultés, sans crainte des embûches, sans peur des ennemis.

Il est un fait regrettable, que beaucoup d'écrivains, soit par pusillanimité, soit par esprit de vérialité, renoncent à entrer dans l'arène et à se mêler à la lutte pour le triomphe de la bonne cause. Le véritable lutteur cependant ne doit pas craindre de rompre en visière devant un adversaire quelconque, pourvu qu'il soit lui-même à l'abri de tout soupçon, car c'est souvent, trop souvent là, qu'est le défaut de sa cuirasse.

Il en est de même du journalisme, cette tribune publique qui est devenue le champ de bataille des idées modernes. Depuis Théophraste Renaudot, le véritable fondateur du journalisme au XVII^e siècle, la presse a pris des proportions colossales. C'est elle qui prétend refléter aujourd'hui le bon sens et la conscience populaires, c'est elle qui lance les initiatives, appuie les réformes, édifie les sociétés et renverse les gouvernements. Mais la presse, c'est Pie IX qui l'a dit, doit être une œuvre pie, c'est-à-dire morale, et n'ayant en vue que le bien de l'humanité. Est-elle bien cela ? Non certes, elle n'est pas cela, dans toute l'acception du mot, et l'on voit trop souvent de prétendus journalistes qui ne sont que des intrus, lesquels, sous prétexte de combattre des abus, s'attaquent aux principes mêmes des plus nobles institutions de la Société. — La presse jouit, de par les institutions, d'une liberté dont on abuse au point que ceux-mêmes qui lui accordent les plus larges prérogatives ne sont pas à l'abri de ses excès et de ses dangers.

Ce qu'il faut, aujourd'hui, c'est une saine et vigoureuse réaction ; il faut que, du sein de la jeunesse chrétienne, surgissent des néophytes de la bonne presse, de jeunes forces éprises d'idéal, de grands cœurs et de bonnes âmes, des natures viriles, capables de donner au journalisme, tel qu'il doit être, une orientation nouvelle, de lui infuser un sang nouveau, capable enfin de lutter avec succès contre les débordements désastreux de la mauvaise presse.

Le journalisme qui s'écarte de ces principes fondamentaux n'est plus qu'un vulgaire cabotinage.

On pense assez couramment que le style journalistique n'est soumis à aucune règle, ou, du moins, qu'on peut déroger à ces règles sans aucun scrupule ; que la liberté de la presse implique la liberté de rompre avec les qualités élémentaires de l'éducation, de la courtoisie, de la bienséance, de la charité, et l'on tombe, sans pudeur et sans honte dans cette littérature de « gueuloir » qui fit la fortune de Flaubert et de ses disciples, les naturalistes. Fortune éphémère, il est vrai, mais qui fit néanmoins beaucoup de mal.

Une réaction énergique est nécessaire ; puisse-t-elle être, après la guerre, à l'ordre du jour des réformes sociales qui s'imposent pour le retour à une Société meilleure, à la propagation des idées nobles et élevées, de la morale chrétienne en un mot.

Et, en terminant ces brèves considérations écrites à vol d'oiseau, je formule un vœu bien cher, celui de voir créer une Ecole de journalistes chrétiens, de publicistes de carrière, de véritables apôtres de la presse, travaillant à la diffusion du vrai, du bien et du beau, et non pas à la propagation du faux, du mal et du laid, véritable plaie sociale, qu'entretiennent malheureusement de nos jours une légion de folliculaires.

SOLANDIEU.